

# Le Samedi

VOL. III. — NO 24

MONTREAL, 21 NOVEMBRE 1891

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.

## ENTRE FIANCES



*Lui.* — Pourquoi êtes-vous si triste ?

*Elle.* — Quand je pense que c'est la dernière soirée que nous passons ensemble.

*Lui.* — Que dites-vous ? vous m'effrayez !

*Elle.* — Que nous passons ensemble d'ici à demain soir.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSERTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 21 NOVEMBRE 1891.



A vendre au rabais : la sagesse de l'expérience.

Une jolie fille et un philosophe sont tous deux  
aptés à embellir leurs réflexions.Bacon disait de l'argent : "C'est un bon servi-  
teur, mais un bien méchant maître."Quel secret doit avoir eu la nature pour varier  
en tant de manières une chose aussi simple qu'un  
visage ?Celui qui est presque toujours dans l'erreur,  
fait les choses les plus merveilleuses quand il est  
du bon côté.La médecine, a dit un vieux praticien, est l'art  
d'amuser le patient pendant que la nature guérit  
la maladie.Quand un homme arrive trop tard chez lui le  
soir, c'est invariablement le cas que plus il a la  
langue épaisse, plus son excuse est mince."Toutes les fois que je trouve un pauvre  
homme reconnaissant, disait Swift, l'auteur de  
*Gulliver*, je songe que, certainement, il serait  
généreux s'il était riche.""Monsieur, disait un baron ruiné à un riche  
banquier, il se trouve justement que ma fortune  
est compromise. Ne pourriez-vous pas venir à mon  
aide, en me donnant une de vos filles ?"Jay Gould, un jour en voyage, a fait sur le  
dos d'une enveloppe, un chèque pour plusieurs  
millions. Ça peut être beau, mais ce n'est pas d'un  
homme d'affaires : nous ne l'avons jamais fait et  
nous ne le ferons jamais.Dans un certain coin de Montréal, il est un  
épicer tellement avare, qu'avant de tuer une  
mouche il lui examine les pattes pour voir si  
l'innocent insecte n'a pas enlevé quelqu'atôme de  
son bon sucre blanc.

## UNE BELLE IMITATION



*Amateur de cigare porté à se vanter.* — Voilà quel-  
que chose qui ressemble à un cigare, n'est-ce pas ?  
*Ami distrait.* — Qui y ressemble diablement en effet.  
C'est étonnant de voir quelle perfection les imitations  
ont atteinte.

ON NE SAIT JAMAIS CE QUI PEUT  
ARRIVER

*Madame Pincenez.* — Vous avez l'air un peu  
tourmentée.

*Madame Prenezgarde.* — Je le suis aussi.

*Madame Pincenez.* — Qu'avez-vous ?

*Madame Prenezgarde.* — Mon mari m'a dit, ce  
matin, qu'il y avait une certaine médecine qui  
coûtait huit mille piastres de l'once.

*Madame Pincenez.* — Et en quoi cela vour tour-  
mente-t-il ?

*Madame Prenezgarde.* — J'ai tellement peur  
d'avoir une maladie qui exige cette prescription.  
Je le connais !

## DÉFINITIONS

IMPRUDENCE — La vanité de l'audace.

IRONIE — Le sarcasme de la colère.

HÉROÏSME — La poésie du courage.

PITIÉ — La bienveillance du mépris.

## LES SURPRISES DU CIRQUE

*Visiteur (à la petite fille qui reçoit l'argent).* —  
Nous avons fait un pari ; dites-nous donc si la  
femme à barbe est votre tante ou votre mère ?

*Petite fille.* — C'est mon père.

## BASES D'UNE ENTENTE



*Madame Lunodmiel.* — Aussi, c'est entendu vous fe-  
rez la cuisine, le blanchissage et les chambres.  
*Apolline.* — C'est cela ; mais je veux savoir quel est  
le travail que j'aurai le droit d'exiger de madame.

## MOTS D'ENFANTS

*Bobbie.* — Regarde, maman, comme cet homme  
a de grandes oreilles.

*La mère.* — Tais-toi, il peut t'entendre.

*Bobbie.* — Eh bien ! s'il ne peut pas m'entendre  
avec ces instruments-là, il ferait bien de s'en  
faire poser d'autres.

## TRÈS DIFFICILE

*Melle Biscuitfait.* — A quel âge, monsieur  
Peullatteur, une jeune fille cesse-t-elle d'être  
attrayante ?

*M. Peullatteur.* — Je ne sais pas, ça dépend  
beaucoup. Quel âge avez-vous ?

## ACCOMPAGNEMENT EN BÉMOL

*L'homme de police, (à un pochard).* — Hé !  
l'ami, veuillez m'accompagner.

*Tramp (qui a du goût pour la musique).* —  
Certainement, mon brave, qu'allez-vous chanter ?

## Les heures sérieuses d'un jeune père



— Vite de la lumière ! J'ai l'orteil pris dans le piège ;  
et il y un rat de l'autre côté qui me ronge jusqu'à l'os.

## LE SEUL MOYEN DE NOS JOURS

*Madame Jones.* — Dites-moi donc, madame  
Smith, comment vous faites pour garder vos ser-  
vantes ? Les miennes me laissent toujours dans  
l'embarras.

*Madame Smith.* — Tout dépend de la manière  
dont vous les traitez. J'appelle toujours ma cui-  
nière mademoiselle Valérie, et chaque matin je  
lui demande si elle n'a pas quelques instructions  
à me donner.

## UN CHEVAL INSTRUIT

Un voyageur se fait conduire au parc de la  
montagne. Au pied de la côte, le cocher arrête  
la voiture et vient ouvrir la portière.

*Le voyageur.* — Ah ça ! l'ami, je ne vous ai pas  
demandé de m'arrêter ici.

*Cocher.* — Chut ! monsieur, ne dites pas un  
mot : mon cheval va croire que vous descendez  
ici, et va galoper jusqu'au haut.

## TRISTE CAS

*L'ami.* — Je sympathise beaucoup avec vous,  
madame, dans la perte que vous venez de faire ;  
ne vous abandonnez pas à votre douleur ; portez  
vos regards du côté d'où vous savez que les conso-  
lations arrivent.

*La veuve.* — Si je le connaissais, le côté ! Mais  
qui, Grand Dieu ! voudra se charger de moi et  
de mes quatre enfants.

## L'AUTRE COTÉ

*Passager.* — Pourquoi sommes-nous arrêtés ?

*Copitaine.* — Il y a trop de brume.

*Passager.* — Ne pouvez-vous pas voir ces étoiles  
là-haut ?

*Copitaine.* — Oui, mais à moins que la chau-  
dière ne fasse explosion, nous n'allons pas de ce  
côté-là.

## SINGULIÈRE COINCIDENCE



Marchaterre au garçon d'hôtel. — D'honnez m'hoi votre m'heilleure chambre.

Garçon d'hôtel. — Impossible, monsieur, l'hôtel est plein.

Marchaterre. — Vrai ? C'hest chomme moi. Bonsoir.

## LE FEUILLETON DU "SAMEDI"

Nous avons annoncé déjà que nous publirions un joli feuilleton "Rameau d'Or," mais au dernier moment, nous avons dû le changer pour un autre plus joli. Nous en commencerons la publication dans quelque temps, afin de donner une chance à tout le monde de commencer leur abonnement avec le nouveau feuilleton. Qu'on se hâte donc, et qu'on le dise à ceux qui ne le savent pas.

## RECONNAISSANCE DES INSECTES

Un écrivain raconte avec toutes les apparences de la bonne foi :

"Un jour, je trouve une coquerelle dans un bassin d'eau. Je lui donne une coquille de noix pour bateau et deux allumettes pour avirons, et je l'abandonne à son sort. Le lendemain, je reviens, et je vois qu'au bout d'une allumette elle avait attaché un fil blanc. Signal de détresse, probablement. A l'autre était fixé un cheveu, qui lui servait de ligne. Je fus tellement frappé de son intelligence, que je lui donnai sa liberté. Pour me prouver sa reconnaissance, quinze jours plus tard, ma maison était remplie de coquerelles, qui ne veulent plus me quitter.

## LE ROMAN D'UN BIJOU FATAL

Un des bijoux les plus étranges est celui suspendu au cou de la statue de la Sainte-Vierge à Madrid. C'est un bijou qui semble voué au fatalisme et que plusieurs membres de la famille royale d'Espagne ont porté en peu de temps.

Il consiste en une bague surmontée d'une opale magnifique entourée de diamants. Le roi Alphonse XII l'avait donnée à sa cousine Mercedes lorsqu'ils furent fiancés, mais ils ne restèrent mariés que quelque temps. Quand elle mourut, le roi fit cadeau de la bague à sa grand-mère, la reine Christiana ; et elle, aussi, mourut peu de temps après.

La sœur du roi, l'infante del Pilar, en hérita ; elle tomba malade presque aussitôt et mourut aussi. Alors, le roi Alphonse envoya la bague à sa belle-sœur Christiana, la plus jeune fille du duc de Montpensier, et trois mois après, celle-ci était morte comme les autres.

Terrifié par cette horrible succession d'événements cruels, le roi résolut de garder lui-même le bijou fatal, mais il dut aussi en subir les conséquences.

La reine actuelle se souciant fort peu de continuer cet enchaînement de mortalité, fit suspendre la bague au cou de la statue de la Sainte-Vierge.

## ORIGINE DE LA PANTOMIME

Il arrivait quelquefois à Rome que sur le théâtre un acteur parlait pendant qu'un autre faisait les geste accompagnant ses paroles. Ce singulier mode d'exécution dramatique venait de ce que chez les Romains les spectateurs, en criant *bis* (coutume passée chez nous), faisaient répéter les morceaux qui leur avaient plu. Il arriva qu'un jour on fit tant de fois répéter l'acteur Livius Andronicus, qu'épuisé, enrôlé, il fit parler un esclave à sa place, tandis qu'il faisait les gestes expressifs. Il s'acquitta même si bien de cette partie du rôle que ce fut, dit-on, ce qui donna lieu à la création de l'art de la pantomime, qui bientôt fit fureur, et fut poussé par certains acteurs à une véritable perfection.

## HISTOIRE DE L'ALPHABET

Au XVII<sup>e</sup> siècle il fut très sérieusement question parmi les lettres de retrancher la lettre Y de l'alphabet français. La querelle se termina parce que Louis XIV se déclara pour le maintien de cette lettre, notamment dans le mot Roi, qu'il voulut que l'on continuât d'écrire avec un Y. D'Hozier, le célèbre généalogiste, dédiant son ouvrage au souverain avait mis : au *Roi*, au lieu de : au *Roy*. Louis XIV lui en témoigna son mécontentement, et l'on ne parla plus de détrôner l'Y.

En 1776, cette même lettre causa en Allemagne une agitation plus grave. Un maître d'école vint troubler la tranquillité d'un village de l'évêché de Spire, où, de temps immémorial, il était, paraît-il, d'usage de placer l'Y dans l'alphabet immédiatement après l'I. Le nouveau mentor de l'enfance crut faire merveille en mettant l'Y à la place qu'on lui donne partout ailleurs ; mais les têtes du village, moins faciles à corriger qu'un alphabet, s'enflammèrent contre l'innovation ; la fermentation passa des enfants aux pères, la querelle s'échauffa et menaça de tourner au tragique. Il fallut l'envoi d'un corps de dragons pour soutenir l'Y et le maître d'école dans leur nouveau poste. Ils s'y maintinrent, mais pendant quelque temps beaucoup de pères refusèrent d'envoyer leurs enfants dans l'école où l'Y n'était plus à sa place coutumière.

## NOS CHÉRIS



Tommie. — Est-ce qu'il va toujours crier comme cela ?  
La bonne. — Je ne sais pas, mon cher ; il est malade.  
Tommie. — Je comprends alors, que le bon Dieu ait voulu s'en débarrasser.

## Quand les femmes feront la barbe



Barbier. — Oh ! malheur ! Je vous ai coupé un bout du nez !

Le client (de son air aimable). — Ce n'est rien, mademoiselle ; rien du tout ; je vous en prie.

## UN PROGRES

Madame Coress (lisant le journal). — Tiens, il se fait un mouvement afin de forcer les pharmaciens à vendre leurs médecines meilleur marché.

Coress. — Pas mal ! Tout le monde va maintenant pouvoir être malade.

## RIEN DE TROP

La dame. — Mais, monsieur, ne croyez-vous pas que vous vantez trop votre naissance ?

Le monsieur. — Pardon, madame, je ne la vante pas trop. Sans elle je n'existerais pas.

## CURIOSITÉS MILITAIRES

On a souvent cité certain Don Garcia, ancien et très brave roi de la Navarre, qu'on avait surnommé *le Trembleur*, parce qu'il tremblait lorsqu'aux jours de combat on lui mettait sa cuirasse : "Mon corps tremble, disait-il alors, à l'idée des périls où va l'exposer mon courage". On sait que plusieurs personnages célèbres par leur vaillance, notamment Henri IV, était d'ordinaire pris d'un sentiment de profonde crainte au moment d'aller combattre.

Duguay-Trouin, qui fut certainement un des hommes les plus intrépides du XVII<sup>e</sup> siècle, termine ses *Mémoires* par cette note significative :

"Ceux qui liront ces mémoires et qui réfléchiront sur la multitude de combats, d'abordages et de dangers de toute espèce que j'ai essayés, me regarderont peut-être comme un homme en qui la nature souffre moins à l'approche du péril que dans la plupart des autres. Je conviens que mon inclination est portée à la guerre, que le bruit des fifres, des tambours, celui du canon et du péril, tout enfin ce qui en retrace l'image m'inspire une joie martiale ; mais je suis obligé d'avouer qu'en beaucoup d'occasions, la vue d'un danger pressant m'a souvent causé des révolutions étranges, quelquefois même des tremblements involontaires dans toutes les parties de mon corps. Cependant le dépit et l'honneur, surmontant ces indignes mouvements, m'ont bientôt fait recouvrer une nouvelle force dans ma plus grande faiblesse ; c'est alors que voulant me punir moi-même de m'être laissé surprendre à une frayeur si honteuse, j'ai bravé avec plus de témérité les plus grands dangers. C'est même ces combats de l'honneur et de la nature que mes actions les plus vives ont été poussées au-delà de mes espérances.

"Je n'en parle ici que dans le but de porter ceux auxquels pareil accident peut arriver à faire de généreux efforts sur eux-mêmes et à les redoubler à proportion de leur faiblesse.

## D'UNE QUALITE INDISCUTABLE.



I  
Jeune mariée. — L'épicier m'a dit que ce levain ferait lever les morts...



II  
Je crois qu'en le mettant sous le poêle, il aura une bonne avance pour demain.



III  
Le lendemain matin.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Un domestique entre d'un air tout effaré, à onze heures du soir, chez le docteur X... et lui dit :

— Mon maître vous prie, monsieur le docteur, de passer chez lui à l'instant même.

Le docteur, qui venait de coucher, se lève précipitamment et accourt chez son client et ami.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Nous avons besoin d'un quatrième pour une partie de whist.

M. de Calinaux effrayé par de récents catastrophes renonce à voyager.

— Je ne remettraï plus les pieds en wagon, dit-il, tant que cette série d'accidents ne sera pas absolument close.

Leçon de botanique.

Le professeur. — Connaissez-vous une plante qui ne porte ni feuilles ni fleurs ?

L'élève. — Oui, monsieur, c'est la plante des pieds.

— Eh bien ? et les oignons ?

— C'est un légume.

Mot d'enfant :

Bébé a mangé toute la confiture de sa tartine.

— Pourquoi n'as-tu pas mangé le pain en même temps ? dit maman.

— Je ne peux pas faire tant de choses que ça à la fois, pleurniche bébé.

## UN EXCÈS DE SYMPATHIE



Premier tramp. — Ce chien a l'air de tenir beaucoup à toi.

Second tramp. — Tu n'as pas d'idée comme il m'est attaché !

X... rencontre, ferme sur ses jambes, un mendiant qu'il avait vu la veille avec des béquilles.

— Je croyais que vous marchiez avec des béquilles ?

— Ah ! monsieur, les temps sont si durs que je les laisse quelquefois à la maison, pour ne pas trop les user.

Un commissionnaire se présente l'autre jour chez Mme de B...

— Voici, dit-il, un livre que je suis chargé de vous remettre.

— Une méthode de piano ! Mais je n'ai demandé cet ouvrage à personne.

— Oh ! je le sais bien, madame. Ce sont vos voisins qui se sont cotisés pour vous l'offrir. Ils prétendent qu'ils vont devenir enragés tellement vous jouez faux.

On connaît l'avarice d'Amédée.

Le docteur Vachegaie lui ayant recommandé l'exercice, son ami Lagrenouille le conduit à la salle d'armes.

— Ah ! non, non, fait Lagrenouille. Ne lui demandez pas ça.

Diplomatie enfantine :

Le sucre d'orge d'Yvonne est tombé sur le tapis.

— Oh ! dit Robert d'un ton compatissant, comme il est plein de poussière ! Veux-tu que je te l'essuie avec ma langue ? Tiens, comme ça ?

Au régiment :

— Mon colonel, ma sœur se marie et je viens vous demander une permission.

— Tu as donc une sœur ?

— Oui ! mon colonel, nous sommes deux enfants : une fille et un garçon. C'est moi qui suis le garçon.

Erreur typographique :

Un journal officieux, à l'occasion de l'arrivée d'un ministre :

« Le ministre a été accueilli par les acclamations et les cris de joie d'une *poêle* enthousiaste. »

Un berger se présente avec un troupeau de porcs devant l'octroi.

— Avez-vous les pièces qui vous autorisent à traverser la ville ? lui demande l'employé.

— Voilà mon laisser-passer.

— Ça ne suffit pas, il vous faut encore une autre pièce.

— Ah !

— Oui, un passe-porc.

Notre pauvre ami C... vient de perdre sa belle-mère.

— Elle a conservé sa connaissance ? demande quelqu'un.

— Jusqu'au bout. Deux minutes avant de mourir, elle me jetait encore sa fiole de potion à la figure.

Examens de baccalauréat.

L'examineur, montrant au candidat une feuille de tabac.

— Quelle est cette plante ?

Le candidat ne répond pas.

— Voyons, répondez, vous en prenez tous les jours.

— Ah ! bien, j'y suis, c'est l'absinthe.

Tolstoï, dont on connaît les idées sur le droit de punir, qu'il refuse à la société, voit l'autre jour, un agent de la police arrêter un individu. Il s'avance aussitôt vers l'agent et lui dit :

— Savez-vous lire ?

— Certainement.

— Avez-vous lu l'Écriture sainte ?

— Oui, monsieur.

— Alors vous oubliez qu'elle recommande d'aimer votre prochain comme vous-même ?

Le représentant de l'autorité, stupéfait, fixe le comte et lui répond après un moment de réflexion :

— Et vous, savez-vous lire ?

— Oui.

— Avez-vous lu les règlements de police ?

— Non.

— Eh bien ! lisez-les...

## LANGAGE DISTINGUÉ



Monsieur, marchandant un perroquet. — Dites donc, votre pe... pe... pe... perro... ro... roquet, est-ce qu'il... est-ce qu'il pa... pa... parle ?

Marm. — Il y a longtemps que je lui aurais tordu le cou, s'il ne parlait pas mieux que vous.

PROPHÉTIE DU DOCTEUR BUCHANAN



DANS son journal l'*Arena* du mois de septembre 1890, le docteur Buchanan, citoyen des Etats-Unis d'Amérique, pays des canards à grandes envergures, mais aussi des grandes vérités, a publié une prophétie, qui a au moins le mérite de sortir des sentiers battus et rebat-

tus par ses devanciers, d'autant plus qu'il nous dit que les précédentes basées comme celle-ci, sur une théorie qui a fait ses preuves, ont été justifiées de point en point dans les deux hémisphères. Il dit encore qu'il joue hardiment sa réputation de *scientist* en prédisant les événements qui doivent arriver d'ici à vingt-cinq ans, c'est-à-dire que 1916 verra la fin d'un bouleversement général qui aura changé la face du monde entier.

Que l'on en juge par la reproduction littérale de sa prophétie, que nous avons extraite du journal le *Médium* de Londres, du 10 juillet dernier :

« Un cataclysme doit arriver, dont l'étendue et l'horreur surpasseront tout ce que l'histoire nous a conservé du passé »

« Les élections prochaines aux Etats-Unis produiront un élément de discorde très accentué, surtout dans le Nord. »

« Le parti démocratique arrivera au pouvoir, mais, n'étant pas goûté par la nation, il sera remplacé par le parti qui représente le travail ! »

« Le vingtième siècle débutera par une guerre européenne qui détruira les monarchies, ce qui augmentera l'agitation en Amérique, de sorte que les six années qui précéderont 1916 seront des années de guerre et de calamité, telles que ce pays n'en a pas connu de semblables ! »

« La guerre aura lieu entre le travail et le capital, mêlée de celle de race et de religion, dont le résultat sera une démocratie plus tranchée ; »

L'ART D'ANIMER UN TABLEAU



*Un ami.* — Ton dernier tableau, hein ? Un naufrage ! Pas mal ! Mais où est l'équipage ?  
*Le peintre.* — L'équipage est censé avoir péri.  
*L'ami.* — A ta place, je ferais flotter les cadavres autour du navire : ça donnerait plus de vie au tableau.

la puissance de l'Eglise sera bouleversée, la Bible dépassée, le mariage plus libre

« Une nouvelle religion se formera de tout ce qu'il y avait de meilleur dans le passé, s'appuyant sur le christianisme et sur son fondateur Jésus ! »

« La guerre fera disparaître toute espèce de monopole ! »

« Les peuples, par leurs gouvernements, tiendront les chemins de fer, les transports, les mines, l'argent, les grandes manufactures et les grands produits de la terre, tels que les grains, le coton, le tabac, etc., etc. ; et les fourniront aux consommateurs ! Mais à quel prix terrible de la vie humaine seront obtenus ces résultats et combien de grandes cités seront détruites ! »

« La guerre européenne se développera dans environ quinze ans. Elle durera deux ans et tous les trônes disparaîtront, à l'exception de celui du Sultan. »

« La reine Victoria aura, en 1891, une attaque d'apoplexie, suivie d'un état de comatose qui l'emportera ! »

« Le prince de Galles abdiquera après un court règne et mourra dans dix ans ! »

« Le pape et le czar de Russie mourront d'ici à deux ans, l'empereur d'une mort violente, et dans trois, ou moins, mourront le président et le secrétaire d'Etat des Etats-Unis ! »

« Les tremblements de terre prédits pour les Etats-Unis et mentionnés dans l'*Arena*, numéro de juillet, auront lieu dans vingt-quatre ans environ, ou pendant la guerre annoncée ; ils seront la destruction de la vie et de la propriété et présenteront les convulsions les plus terrifiantes que l'on ait jamais vues. »

« La côte de l'Atlantique sera submergée par des ras de marée depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'au golfe du Mexique. Il n'y aura de sûreté pour personne que sur les hauteurs. »

« Galveston, Nouvelle-Orléans, Mobile, Sainte-Augustine, Savannah et Charlestown seront anéanties ! »

« Richmond, Baltimore, Washington, Philadelphie, Newark, Jersey-City et New-York souffriront plus ou moins

en proportion de leur proximité du niveau de la mer ; Brooklyn moins, mais New-York et Jersey-City présenteront un spectacle de la plus sublime horreur ! »

« Sur la côte du Pacifique, le choc sera terrible, et bien du monde sacrifié ; mais, néanmoins, pas autant que sur la côte de l'Atlantique ! »

« Le cataclysme sévira encore avec plus d'intensité depuis la Colombie britannique jusqu'au Mexique, et son maximum d'intensité se fera sentir à Saint-Diego et Coronado, surtout dans cette dernière contrée ! »

« En Europe, toute la côte de la Méditerranée, l'Afrique, l'Egypte, la Palestine, l'Asie Mineure, l'Archipel, l'Italie, la France et l'Espagne seront ébranlés par une convulsion la plus effrayante que l'on ait vue jusqu'à nos jours, dont les effets se feront sentir en Egypte ! »

« Le Caire et Alexandrie seront à moitié détruits ; le canal de Suez sera complètement balayé, la Grèce seule échappera à ce désastre ! »

Dans son journal l'*Arena* du mois de mai dernier, le docteur Buchanan a publié une prophétie mentionnant deux choses qui se sont réalisées, d'après son confrère le *Médium* de Londres, ainsi exprimées : « Il y aura, cet été, un très grand nombre de maladies abdominales. » Ce qui se serait vérifié, dit le même journal. (Est-ce vrai ?) Il dit également, toujours au mois de mai dernier, « que les cyclones seront très fréquents et violents dans toutes les parties du pays, » ce qui serait aussi arrivé ! Avis aux amateurs de statistiques.

Tiré du journal le *Médium* de Londres, numéro du 10 juillet 1891.

*Nota.* — Ces prophéties ont été publiées aussi dans le *Théosophie* par le colonel Olcott, et nous croyons savoir que le sort de l'Angleterre y est également décrit, mais le *Médium* n'en fait pas mention.

Cependant, d'après le *Théosophie*, une partie de cette île sera convulsionnée, mais moins sensiblement que les autres contrées de l'Europe, après la Grèce.

AUDACES FORTUNA JUVAT

*Millionnaire.* — Et vous demandez la main de ma unique fille ?

*Prétendant.* — Oui, monsieur.

*Millionnaire.* — Je ne vous l'accorderai qu'à une condition.

*Prétendant.* — Dites, vite !

*Millionnaire.* — C'est que vous me nommiez la pharmacie où vous prenez votre tonique pour les nerfs.

GORILLE TITRÉ



*Baron Cherrhefortune.* — Je suis en extase devant ce paysage. Voyez donc ces arbres superbes...  
*Madame Smith* qui a vainement essayé de s'en débarrasser. — Oui, n'est-ce pas, baron ; ça vous donne l'envie d'y grimper ?

NATURE SENTIMENTALE



*Cultivateur.* — Aïe ! L'homme ! Vous allez briser ma clôture ! Descendez.  
*Tramp.* — Encore un instant ! Je passais ici la semaine dernière avec mon ami Bob, qui est tombé dans une moissonneuse et s'est fait mettre en mille morceaux ; j'ai peur de piler dessus.

## QUESTION EMBARASSANTE



Lui. — Non, jamais ces lèvres n'ont adressé une parole d'amour à une autre femme.

Elle. — Comment vous y êtes-vous pris ! Vous parliez du nez ?

## MOSAÏQUE

## HISTOIRE DE LA TABLE

Boileau, dans sa célèbre satire sur un *Repas ridicule*, ne fit que reprendre un sujet très heureusement traité par Horace. Le poète latin, dans la huitième satire de son deuxième livre, décrivant un souper chez le parvenu Nasidienus, raconte comme quoi, au beau milieu du festin, un dais mal assujéti se détacha et couvrit les convives d'autant de poussière que ferait le vent dans les plaines de Campanie. Or pendant que cet accident contrariait l'hôte à ce point qu'il se mit à pleurer comme s'il eût perdu son fils unique. Varius, l'un des convives, pouvait à peine étouffer ses rires sous sa serviette (*mappa compressere risum vix poterat.*)

Donc les anciens Romains usaient de serviettes ; les gens du commun même, à ce que nous apprend Petrone, attachaient leur *mappa* sous leur menton, comme le font aujourd'hui maintes gens des mieux élevés pour préserver leur vêtement ; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que, d'ordinaire, les serviettes n'étaient pas fournies par Pamphryon. Chaque convive (ainsi qu'il ressort de plusieurs épigrammes de Martial) venait nanti de sa *mappa*, qui lui servait non seulement pour s'essuyer les mains et les lèvres, mais encore pour emporter chez lui quelques-unes des friandises qu'il n'avait pas consommées. Quoiqu'il en soit, la plupart des étymologistes s'accordent à penser que le mot qui désignait d'abord la petite pièce de toile dont chacun usait en particulier, au temps où les tables étaient nues, passa aux pièces de toile plus grandes dont ensuite l'on couvrit les tables ; et, paraît-il, de ce *mappa*, notre langue, par un simple changement de consonne initiale, avait fait le mot *nappa*.

La *mappa* ou serviette des Romains a, d'autre part, une histoire en quelque sorte poétique, qui prit naissance dans une circonstance assez singulière. Un jour, dit-on, que Néron dînait dans un de ses palais qui avait vue sur le grand cirque, la

multitude s'impacientait en attendant que l'empereur vint, comme le voulait la coutume, donner le signal des courses en agitant un drapeau. Ne voulant pas encore quitter la table, Néron donna le signal désiré en lançant par la fenêtre la *mappa* qu'il tenait à la main. Dès lors s'établit la tradition que le départ des coureurs fût marqué de la même façon, et l'honneur de présider les jeux publics et d'y donner le signal des courses par le jet de la *mappa* étant un privilège réservé aux plus hautes dignités, la *mappa* devint une sorte d'emblème d'autorité aux mains des Césars, des consuls et des préteurs, ainsi qu'en témoignent quelques monuments de l'époque impériale.

L'estampe publiée généralement représente un bouclier votif d'argent datant du Ve siècle de notre ère, qui fut trouvé par un paysan dans les sables d'un torrent de Toscane en 1779, et qui, acheté par le grand-duc, doit, croyons-nous, exister encore dans les collections d'antiques de Florence. L'inscription de cette curieuse pièce, qui mesure environ 40 centimètres, nous apprend qu'elle fut faite en l'honneur de l'illustre Aspar, fils d'Ardabur, consul et commandant des armées. Cet Aspar, Alain d'origine, avait acquis une grande puissance par une suite d'éclatantes victoires. Empêché de prétendre personnellement à l'empire parce qu'il professait l'arianisme, il fit élire un de ses compagnons d'armes Léon, sous le nom duquel il espérait régner. Mais il n'en fut pas ainsi qu'il l'avait pensé ; et le moment vint même où l'empereur le fit condamner à mort comme ayant conspiré contre lui. Aspar est représenté assis sur la chaise curule, tenant d'une main le bâton de commandement, dans l'autre la *mappa*, à côté de lui se trouve son fils Ardabur, qui, bien que tout jeune encore, est déjà investi du titre de préteur, et, par cela même, a droit aussi au port de la *mappa*.

Le père et le fils sont placés entre deux personnages symboliques féminins qui personnifient évidemment Rome et Constantinople. Dans le bas se voient des boucliers de formes diverses et des fers de lance. En haut du médaillon sont représentés Ardabur, le père, et Plinta, l'aïeul d'Aspar, personnages consulaires portant l'un et l'autre le bâton de commandement. La croix placée au point où commence la légende, indique selon l'usage alors consacré, un monument chrétien.

## VARIÉTÉS MÉTÉOROLOGIQUES

Ce n'est pas d'hier que date l'idée de l'influence que les détonations d'artillerie exercent sur la formation des nuages et la chute de la pluie. On trouve, en effet, dans les *Mémoires de Benvenuto Cellini*, écrits vers le milieu du XVIe siècle, un passage très significatif à ce sujet.

Cellini s'évadant des prisons papales s'était cassé la jambe en tombant hors des murs. Il eut l'idée de se traîner à quatre pattes vers la demeure d'une duchesse, nièce du pape, qui lui avait des obligations pour un service rendu en de singulières circonstances.

« J'étais sûr, dit-il, de trouver chez elle asile et protection ; car elle m'en avait donné des témoignages antérieurs par l'entremise de son chapelain, qui apprit au pape que lorsqu'elle fit son entrée à Rome, je lui avais sauvé une porte de plus de mille écus par suite d'une grosse pluie que je fis cesser quatre fois par le bruit de plusieurs pièces d'artillerie que je fis tirer contre les nuages (la pluie aurait sans doute causé de

grandes avaries dans les costumes de la princesse et de sa suite). Cela fit dire à cette princesse que j'étais un de ceux qu'elle n'oublierait jamais et qu'elle m'obligerait si l'occasion s'en présentait. »

Evidemment il faut entendre ici, non pas que le bruit des canons suspendit la chute de la pluie, mais que l'ébranlement produit sur les nuages provoqua la chute abondante des masses d'eau et dégagées d'autant l'atmosphère des nuages menaçants.

## CURIOSITÉS PHYSIOLOGIQUES

Les anciens astrologues et médecins avaient donné le nom de *climatériques* à certaines périodes de la vie humaine où il se fait, disaient-ils, de profondes révolutions dans la constitution des individus. Ils espaçaient ces périodes de sept en sept ans, et ils nommaient *grande climatérique* ou *climatérique* par excellence la soixante-troisième année, où s'ouvre la neuvième période. Peut-être trouverait-on assez facilement encore un reste de cette opinion chez un certain nombre de personnes de notre temps. Un plaisant anonyme du XVIIIe siècle fit à ce sujet l'épigramme que voici :

A soixante-trois ans un larron fut pendu,  
Ce que maître Blaise ayant su,  
Il dit d'un air mélancolique :  
« Juste ciel ! voilà donc encore un homme mort,  
Tout juste à cette âge critique.  
Qu'on dise à présent que j'ai tort  
De craindre ma climatérique »

## LA VIE DE PENSION



Mademoiselle Clavecin au pensionnaire du troisième. — Monsieur, c'est insupportable. Votre chien hurle une partie de la nuit.

Célibataire enturbi. — Oui ; mais il ne joue pas du piano, lui.

## LE DERNIER MOT



*Meyerstein.*—Un beau gibier pour te donner des airs ! Crois-tu que nous avons oublié que ton père était bourreau en Allemagne ?

*Blackentin.*—Je sais que tu dois t'en rappeler, puisque le dernier condamné qu'il a exécuté, c'était ton père.

## LE REMÈDE

FANTAISIE AUTHENTIQUE EN UN ACTE ET DEUX TEMPS

LE SCÈNE SE PASSE A LA VILLE

LE PAYSAN, *emmitouillé dans un immense cache-nez.*—Monsieur le Docteur, j'suis v'nu chez vous pour qu'vous m'guarissiez d'un mal de chien...

LE DOCTEUR.—Où souffrez-vous ?

LE PAYSAN, *montrant son cache-nez.*—Ici, à la gorge.

LE DOCTEUR.—Comment avez-vous fait ?

LE PAYSAN.—J'allais vous vous l'demander... ça m'fait tellement mal que j'ai pas pu avaler un seul morceau du cochon qu'nous avons tué.

LE DOCTEUR.—Alors c'est grave. Commencez d'abord par enlever votre foulard...

LE PAYSAN.—Hein ?

LE DOCTEUR.—Je vous dis de mettre votre cache-nez de côté pour me permettre d'examiner l'intérieur de votre gorge.

LE PAYSAN, *enlevant son cache-nez.*—V'là !

LE DOCTEUR, *s'adressant à sa domestique.*—Joséphine, apportez-moi une cuiller à soupe. (*Elle la lui remet.*) Bien. (*Au paysan.*) Maintenant, ouvrez bien la bouche...

LE PAYSAN, *tremblant, devant la cuiller.*—Y va falloir avaler ça ?

LE DOCTEUR.—Non, c'est simplement pour me permettre de voir mieux au fond de votre gosier.

LE PAYSAN, *méfiant.*—Mais pisque vous avez des lunettes !

LE DOCTEUR, *impatiente.*—Mais, mon ami, mes lunettes ne peuvent empêcher votre langue de remuer : la cuiller a précisément pour but d'obvier à cet inconvénient.

LE PAYSAN, *s'exécutant de mauvaise grâce.*—V'là !

LE DOCTEUR.—Je vois ce que vous avez : inflammation des amygdales, rougeurs... ce n'est pas bien grave... Vous pouvez refermer votre bouche.

LE PAYSAN, *s'exécutant de bonne grâce.*—Qu'est-ce qu'y faut faire ?

LE DOCTEUR, *s'asseyant à sa table.*—Je vais vous écrire un remède... (*Il écrit et tend l'ordonnance au paysan.*) Vous prendrez de cela une cuillerée à soupe toutes les heures.

LE PAYSAN.—C'est tout ?

LE DOCTEUR.—Oui ; revenez me voir si vous n'allez pas mieux.

LE PAYSAN.—Qu'est-ce que j'vous dois ?

LE DOCTEUR.—Deux francs.

LE PAYSAN.—Je n'ai qu'un franc cinquante : pouvez-vous me donner quelque chose pour cette somme ?

LE DOCTEUR, *furieux.*—Donnez-moi ce que vous avez et allez-vous-en !

LE PAYSAN, *remet un franc cinquante.*—Bonjour, m'sieu le Docteur ! (*Il s'en va*)

HUIT JOURS APRÈS

LE DOCTEUR.—Eh bien ! vous revenez ? Vous allez mieux ?

LE PAYSAN, *enthousiasmé.*—J'crois ben ! J'suis même venu pour vous d'mander d'm'écrire encore quelques médicaments comme c'lui qu'vous m'avez donné !

LE DOCTEUR.—Pourquoi faire ?

LE PAYSAN, *malin.*—Pour lorsque j'aurai encore des maux de gorge.

LE DOCTEUR, *flaté.*—Alors, selon mon ordonnance, vous en avez pris une cuillerée par heure ?

LE PAYSAN.—Pour ça, non. J'ai avalé d'un trait avec un verre de vin.

LE DOCTEUR.—Vous avez eu tort... dans ce cas, le remède aurait pu être dangereux.

LE PAYSAN.—J'crois qu'ça m'guarirait plus vite.

LE DOCTEUR.—Enfin, ce qui est fait est fait. Mais qu'avez-vous fait de mon ordonnance ? Le pharmacien a dû en conserver un double.

LE PAYSAN, *ahuri.*—L'pharmacien ?...

LE DOCTEUR.—Oui.

LE PAYSAN.—Quel pharmacien ?

LE DOCTEUR, *impatiente.*—Mais celui qui a préparé le remède...

LE PAYSAN, *idiot.*—C'que vous m'avez écrit sur la feuille de papier ?

LE DOCTEUR, *surexcité.*—Oui, mon ordonnance, enfin... l'avez-vous déchirée, brûlée ?

LE PAYSAN, *levant les bras au ciel.*—Mais pisque j'vous dis que j'l'ai avalée avec un verre de vin !

MARCEL HIRSCH.

## PAS UNE SITUATION AUSSI ÉLEVÉE

*Visiteur.*—Je viens vous voir, monsieur, à propos de votre annonce.

*Propriétaire.*—Oui ! J'ai inventé un ballon qui est appelé à révolutionner la science ; j'ai besoin d'un assistant.

*Visiteur.*—Très bien, monsieur, que voulez-vous que je fasse ?

*Propriétaire.*—Que vous montiez dedans.

## DÉCOUVERTE TARDIVE

*Elle.*—Ne me disais-tu pas souvent, avant notre mariage, que tu m'aimais jusqu'à la distraction ?

*Lui.*—Oui, et ce n'est qu'après notre mariage, que je me suis aperçu combien j'étais distrait.

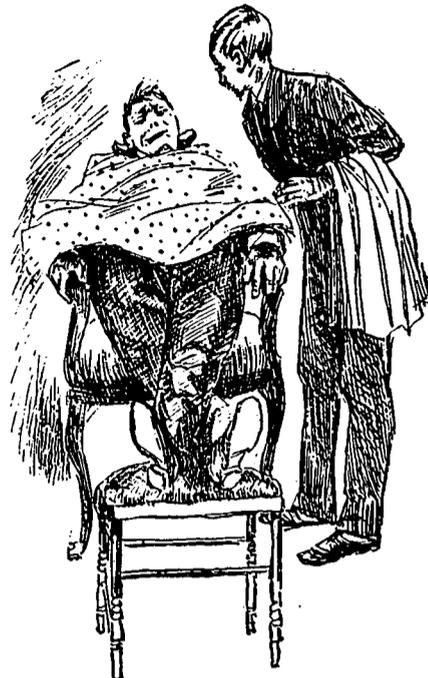
## OH ! DIVINE POÉSIE



*Jeune amoureux.*—J'ai fait la connaissance de votre charmante fille hier soir. C'est l'idéal que j'ai toujours rêvé. Ce regard inspiré, ces mains de fée, cette tenue angélique ! Puis-je la voir ?

*La maman.*—Pas aujourd'hui, monsieur. C'est jour de blanchissage, elle est à ses cuves.

## LA FORCE DE L'HABITUDE



*Garçon coiffeur.*—Un peu de bay rum ?

*Client assoupi.*—Oui ; trois doigts à peu près.

## UN HOMME DE SERVICE

*Le père.*—Que fais-tu là, Amanda ?

*Amanda.*—Je dis bonsoir à Georges.

*Le père.*—Tu prends trop de coups ; je vais le lui dire pour toi ; bonsoir, Georges.

Mais George partit trop vite pour avoir le temps de répondre.

## QUEEN'S THEATRE



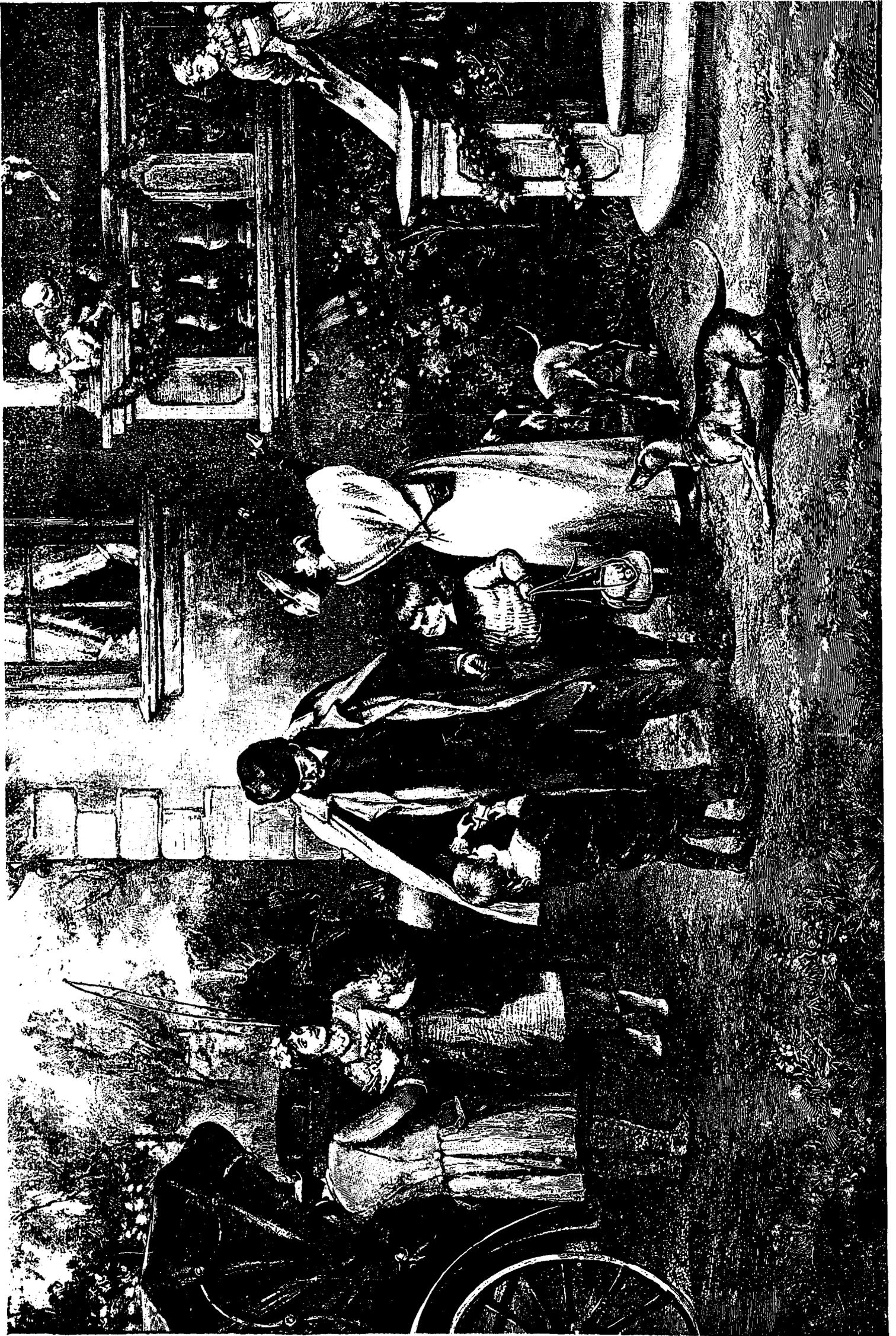
Il n'y a plus à la nier, le drame irlandais perd chaque jour de sa haute réputation. Les amateurs de théâtre en sont prévenus, et on ne fait pas d'efforts pour le relever dans leur opinion. Les scènes irlandaises, aujourd'hui, sont un composé de quelques réparties supposées irlandaises et plus ou moins

spirituelles, entremêlées de grosses farces et de variétés grotesques, et on appelle cela "drame irlandais." On peut dire, et avec raison, que de nos jours, la race irlandaise a été plutôt ridiculisée que représentée telle qu'elle est en réalité. Sous les circonstances, c'est un plaisir pour nous d'entendre un drame vraiment irlandais ; où il n'y a ni fanfaronnades, ni exagération de patriotisme, en un mot, où tout est bien et plaisant. "Eily" est justement cette pièce qui fait oublier les grosses représentations de ce genre qu'on nous donne généralement. C'est vrai qu'elle renferme quelques traits comiques, mais ils représentent le vrai caractère irlandais dans toute son acception.

On ne peut pas dire que Melle Scanlan est bonne, car elle est mieux que cela. Elle impose non-seulement parce qu'elle est jolie, mais parce qu'elle dit bien son rôle. "Eily" est une pièce que tout le monde devrait aller entendre.

La semaine prochaine, la troupe d'opéra de Duff donnera des représentations au "Queen's Theatre." On jouera "The Queen's Mate" et "Paola." C'est une des troupes les plus fortes qui soient venues à Montréal. Lundi, mardi et mercredi, on donnera "The Queen's Mate," et jeudi, vendredi et samedi, matinée et soir, "Paola." Parmi les artistes, beaucoup sont connues ici, telles que : Melles Hellen Bertram, Bettina Gerard, Minnie DuRue, Sussie Cogan, Annie Cameron. Parmi les hommes, MM. Richard Carroll, W. H. Clark, John J. Raffell, Henry Stanley et un grand nombre d'autres. En tout, 60 artistes. L'orchestre comptera 20 musiciens. On anticipe une bonne semaine d'amusements.

LES JOIES DU RETOUR



APRÈS TROIS MOIS D'ABSENCE.

QUE DIEU VOUS PROTÈGE CONTRE VOS AMIS



I

*Déliez-vous de l'ami qui vous envoie toutes ses connaissances avec une lettre de présentation.*



II

*Déliez-vous de l'ami éconterique qui ne manque jamais de vous apostropher familièrement dans la rue lorsqu'il est habillé comme un maquignon.*



III

*Déliez-vous de l'ami qui se croit obligé de montrer à tout le monde le plan de la maison de campagne qu'il a décidé de se bâtir.*



IV

*Déliez-vous du fier à bras qui se croit obligé de montrer sa force à tout propos.*



V

*Déliez-vous du rival ami de la famille n'oubliant jamais de dire qu'il a connu votre grand-père lorsqu'il menait de paroisse en paroisse.*



VI

*Déliez-vous surtout de l'amoureux qui ne parle que de sa future.*

EN FACTION



NE, *deusse ! une, deusse !* chantonne le petit pioupiou en arpentant de large le court espace de terrain par le règlement ; *une, deusse ! une, deusse !* — et les talons de ses godillots laissent à chaque pas leur empreinte dans la neige épaisse comme un tapis d'ouate.

Perdu dans une capote trop large, ayant peine à soutenir son fusil dont l'acier lui glace les doigts à travers ses gants de coton, Louisie Guinvareh', fusilier à la quatrième du second, songe tristement aux deux mortelles heures qu'il lui faut demeurer là, en faction, par cette terrible nuit de décembre, sous la neige tombant à flocons serrés, avant de réintégrer le corps de garde à l'atmosphère surchauffée. Vingt minutes au plus se sont écoulées depuis l'instant où le camarade qu'il est venu relever lui a transmis la consigne, et déjà la bonne provision de chaleur emportée du poste s'est évanouie, trop tôt absorbée par l'atroce température. Sur cette place du Carrousel ouverte à tous les vents, la bise s'engouffre en un sifflement aigu, lui fouettant au visage les rafales d'une neige durcie qui pique la peau comme des pointes d'aiguille ; des pieds à la tête le froid l'envahit.

A plusieurs reprises, il s'est arrêté devant un banc de pierre dissimulé entre deux énormes piliers, abri sûr et bien tentant, où l'on se blottirait à l'aise, protégé, sinon contre le froid intense, au moins contre le vent qui brise et la neige aveuglante ; mais, pris d'appréhensions, le factionnaire a continué sa pénible promenade. C'est

que, si grande que soit la tentation, il a deux graves raisons, le fusilier Guinvareh', pour n'y pas succomber. D'abord les sages recommandations du major qui lui trottent par la tête ; ensuite, et surtout, le souvenir d'une émotion violente ressentie à cette même place, un mois auparavant. Cette nuit là, bien qu'elle fût moins dure que celle-ci, l'imprudent n'avait pas résisté à ce bane tentateur, et c'est par un hasard béni qu'il s'était réveillé d'un sommeil de plomb juste à temps pour apercevoir la silhouette élégante du lieutenant des Evettes se profilant en haut de la place.

Bon pour les hommes, le lieutenant des Evettes, mais à cheval sur le service ; et, avec cela, d'une activité désespérante ; jamais lassé, toujours présent au quartier, à l'exercice, ici, là, et le soir — histoire de se dégourdir les jambes — courant le monde les soirées, profitant de ses rentrées tardives au milieu de la nuit, pour tomber à des heures impossibles sur les hommes de garde. C'est précisément au cours d'une de ses inspections nocturnes qu'il avait failli pincer le fusilier Guinvareh' dormant en faction. Rien qu'à la pensée de la punition si miraculeusement esquivée, le malheureux tremblait encore.

« J'y ai coupé une fois, mais faut pas jouer avec la veine, » murmure-t-il toujours hésitant, quand le va-et-vient de sa monotone faction le ramène devant le banc aux dangereuses séductions.

A la vérité ce serait folie de s'aventurer dans les rues par un temps pareil ! La place du Carrousel n'est pas tenable, d'ailleurs ; bêtes et gens succombent sous l'ouragan. Le cheval étique d'un maraudeur, insensible aux coups de fouet comme sourd rux jurons de son maître, est resté en détresse près du guichet de l'Échelle ; plus loin un

ivrogne attardé, après de louables mais inutiles efforts pour gagner les quais, a pris le sage parti de s'écrouler sur un tas de pierres et d'y attendre le retour de l'accalmie. Quel mortel audacieux oserait entamer la lutte avec les éléments déchaînés ?

La neige, cependant, redouble d'intensité, et la bise souffle toujours plus aiguë.

*Une, deusse ! une, deusse !* répète l'infortuné Louisie, essayant d'entraîner dans le rythme de sa voix grelottante ses jambes qui se raidissent. Et ses yeux, rougis de froid, se portent sans cesse vers l'horloge du Pavillon de Flore, dont les aiguilles lui semblent demeurer immobiles sur le cadran.

Trois heures sonnent ! Encore une grande heure de faction ! Une heure, c'est-à-dire un siècle à souffrir. Car c'est une réelle souffrance qui, maintenant, s'empare du malheureux soldat, souffrance si forte qu'elle le ferait pleurer. L'estomac tordu, le dos comme brisé, les nerfs morts, le courage l'abandonne pour marcher ; dans son cerveau annihilé, de véritables désespoirs s'éveillent, persistants, cruels. Non, jamais elle ne viendra la fin de cette douloureuse faction, et désormais il demeurera là, toujours, indéfiniment perdu au milieu de la glaciale tourmente qui l'enveloppe et lui fige le sang dans les veines !...

Phénomène bizarre ! Louisie a tout à coup une sensation qu'il ne peut définir : ses jambes fléchissent, impuissantes à le soutenir, et, chose étrange, il en éprouve un apaisement subit. Une sorte d'engourdissement l'alanguit ; puis comme bercé, sa pensée le transporte au pays, tout là-bas, dans sa chère Bretagne. Il revoit ce petit coin de landes qu'il a dû quitter brusquement, la ferme, avec ceux qu'il regrette, et tout le passé

des jours heureux prend corps et défile devant lui. Comme il faisait bon dormir dans le grand lit aux panneaux fermés, étouffant à demi sous la couette de plume ! Qu'elles étaient courtes, les heures passées à la veillée, attentif aux légendes contées par l'aïeule, près de la cheminée flambant d'un feu de genêts desséchés !

Le souvenir de ces douces choses ravive ses regrets ; sa douleur augmente, des larmes lui montent aux yeux, et sa désespérance grandissant, Louisic Guinvarch' s'écrie, vaincu :

— Sainte Anne ! plutôt mourir que souffrir ainsi.

— Sois satisfait, mon fi," répond une voix.

Une pauvre femme en haillons est là, près de lui, immobile, courbée sur son bâton.

— Arrière la femme," dit-il, quelque peu surpris de cette apparition. Et comme elle ne fait pas mine de s'éloigner, il avance d'un pas, l'arme en avant.

— Calme-toi, mon fi.

— Au large, te dis-je, et plus vite que ça.

— C'est mal de me chasser, Louisic Guinvarch'," réplique la vieille sans bouger...

Son nom ? Comment cette pauvre femme sait-elle son nom ?

— Tu me connais donc ?

Avec un petit rire strident comme un bruit de crécelle :

— Pardine, répond-elle... tu es Louisic, Louisic Guinvarch'... Tu m'appelles, je viens...

— Je n'ai appelé personne.

— Ouais... Ne viens-tu pas de dire que tu voulais mourir ? Ton souhait tombe à merveille, mon fi, continue la vieille, justement c'est ton tour. Lorsque cette horloge, dont tu suis la marche avec tant d'impatience, sonnera trois heures, tu mourras... Tes plaintes étaient si pressantes que, par charité, j'ai tenu à te prévenir. Prends courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir."

En prononçant ces derniers mots, elle se redresse légèrement, et Louisic Guinvarch' se sent défaillir en apercevant une hideuse tête de mort grimaçant sous la capuche sombre de la pauvre femme.

Quand il reprend ses sens, la vieille n'est plus là, mais il perçoit distinctement sa voix cassée qui domine la tempête pour lui crier encore :

— Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir."

\* \*

La bise souffle toujours plus glaciale, la neige tombe encore en flocons serrés, mais qu'importe la neige à Louisic Guinvarch', fusilier à la quatrième du second !

## DANS LE MONDE DES MERVEILLES



Sergent de police.—Allons, debout : ou je vous mène au poste.  
Le père Louison.—Tendez, un peu que j'phrenne des notes. Shuis allé au musée. J'ai vu un moineau blanc, un shérin rouge, un chat couleur de flanelle, trois serpents écarlates, dix-huit rats jaunes et un petit cheval vher.

À la sensation pénible du froid qui, tout à l'heure, lui arrachait des larmes, a succédé une souffrance bien autrement cruelle : l'horrible appréhension de sa fin prochaine ; sans cesse, à ses oreilles, tinte la lugubre prophétie de la pauvre femme : "Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir."

Mourir, il va mourir ! Et cela sans répit, dans quelques instants ; car il ne doute pas de l'avertissement de la messagère maudite : lorsque l'horloge marquera trois heures, ce sera fini de lui ! Et comme si elle se fût rapprochée pour qu'il la pût mieux voir, l'horloge lui apparaît tout près avec ses aiguilles dont il voudrait ralentir la marche, et qui semble se hâter maintenant dans une course folle. Il a beau fermer les yeux pour échapper à cette obsession, dans l'obscurité de ses paupières closes, les aiguilles s'agitent gigantesques, comme deux bras prêts à le saisir quand sonnera l'heure fatale.

Mourir, il va mourir ! C'est lui qui l'a voulu. Ah ! wisère ! N'a-t-il pas imploré la mort comme une grâce, par pitié... et pourquoi ? Pour s'affranchir d'un mal passager, d'un mal sans gravité, dont rirait un enfant, un mal dont il n'a même plus souvenir, car il ne souffre plus, en vérité !

Mais qu'elle revienne donc, cette première souffrance, qu'elle revienne cent fois plus forte ; et il l'endurera sans une plainte et surtout sans un souhait imprudent !

C'est horrible et bête tout à la fois, ce qui lui arrive ; un souhait qui se réalise avec une telle promptitude, un vœu exaucé aussi rapidement !

N'a-t-il pas désiré à maintes reprises être riche, revoir son pays, mille choses enfin, sans que la fortune lui ait fait meilleure mine, sans qu'il ait pour cela retrouvé jamais ses landes et ses menhirs ? Et parce que, dans un moment d'impatience folle, de découragement exagéré, il a demandé — et sans grande insistance — à mourir, la mort répond à sa appel ! Oh ! comme il les regrette, ses imprudentes paroles, l'infortuné Louisic, et pour les racheter, les reprendre, que d'heures, d'heures encore, il passerait sous la neige, par les nuits les plus froides, par la bise la plus glaciale !

...Mourir, il va mourir ! L'heure est venue ;

comme elles ont marché vite, les maudites aiguilles. Encore quelques minutes, des secondes, maintenant, et l'atroce vieille sera là, fidèle à sa parole.

C'en est fait, l'heure va sonner !

Douter encore, impossible... Espérer...

Trop tard ! Un pas a résonné sur la neige, une main s'abat sur l'épaule de Louisic qui, mort à demi, implore :

— Sainte Anne pitié..."

.....  
— On dort en faction, maintenant, huit jours de bloc, mon garçon, en attendant le cadeau du colonel ; allons, fixe !

Tout ahuri, le factionnaire se dresse dans l'encoignure où il s'est endormi, et présente machinalement les armes au lieutenant des Evettes, qui s'éloigne en fredonnant un motif de valse.

Frottant de ses mains gourdes ses yeux ensonneillés, Louisic Guinvarch', fusilier à la quatrième du second, éprouve

## UN DINER INTELLIGENT



M. Cuirasoulier.—Garçon, je veux manger.

Garçon.—Que monsieur désire ? Table d'hôte ou à la carte ?

M. Cuirasoulier.—Donnez-moi un peu des deux, avec beaucoup de sauce.

une sensation bien douce qui lui réchauffe le cœur.

— Imbécile, dit-il, je rêvais..."

Et la joie de se retrouver vivant lui faisant oublier la punition encourue, il ajouta avec un ouf de soulagement :

— Cette fois, j'y coupe pas, mais j' préfère encore ça !

ABEL MERKLEIN.

## THÉÂTRE-ROYAL



Ceux qui avaient quelques doutes sur la valeur de "Pat Rooney" ont dû être convaincus de leur erreur, lorsqu'en entrant dans la salle du théâtre, ils ont vu la foule immense qui l'envahissait. "Lord Rooney" est connu du public, mais le fait d'être connu ne diminue en rien l'intérêt

qu'il inspire ; au contraire. Depuis sa dernière visite on a ajouté quelques nouveautés à la pièce, qui la rendent d'autant plus agréable. Il y a plusieurs chansons et danses, mais toutes magnifiques et qu'on aime à entendre. Quant à Pat Rooney, comme toujours, il est inimitable et reçu au milieu d'applaudissements bien mérités. Par lui-même, il est capable d'amuser son auditoire, mais lorsque la troupe qui l'accompagne est forte, c'est encore mieux. M. Stanley Macey, dans Lionel Bedford, est presque l'égal de Pat Rooney. Les deux tiennent l'auditoire dans une hilarité constante, et c'est à regret qu'on voit tomber le rideau après chaque acte. Le beau sexe est bien représenté. Les dames sont jolies, assez nombreuses et surtout bonnes actrices. En somme, c'est un vrai plaisir que d'aller passer une couple d'heures au Royal cette semaine.

La troupe de Gray et Stephens donnera des représentations toute la semaine prochaine. Comme ils sont bien connus, les commentaires sont inutiles, et nous sommes certains qu'il y aura foule chaque fois.

UN BONHEUR INATTENDU

Un des premiers rayons de soleil, au printemps qui vient de nous fuir, eut le triste avantage d'éclairer une scène particulièrement regrettable d'abord, mais destinée à promptement changer de caractère.

Cette scène avait lieu dans le jardin d'une petite maison bourgeoise de Ville-d'Avray.

M. Dubercail, sexagénaire, et madame Dubercail, sur qui ne pesait pas trop lourdement la cinquantaine, pleuraient à chaudes larmes, sans que Jeannine, leur fille unique, venue assez tard, puisqu'elle avait à peine dix huit ans, réussit avec ses discours, avec ses caresses visiblement inspirées par le plus tendre amour, à les distraire, encore moins à les consoler.

De quoi s'agissait-il donc ?

TOME VIII.—25 Octobre 1891.

M. Dubercail, ancien modeste épicier-grénétier de la chaussée Clignancourt, à Montmartre, avait eu l'imprudence, après avoir vendu son fonds, de ne pas se contenter du nécessaire largement assuré, de ne pas résister au désir de doubler, peut-être, en quelques mois, un chiffre de rentes laborieusement acquis, pendant vingt-huit ans, à la sueur de son front.

Le but était de marier Jeannine dans de superbes conditions.

Sachant que n'était pas près de tomber en désuétude la coutume d'acheter un mari, de le payer même fort cher, sans être certain que l'onéreuse emplette sera bonne... M. Dubercail prétendait ne reculer devant aucun sacrifice pécuniaire, afin d'avoir un gendre aussi réussi dans son genre que l'adorable enfant l'était dans le sien.

Et voilà qu'un spéculateur sans vergogne, prenant la fuite avec l'argent qui lui avait été confié, non seulement privait nos braves petits rentiers d'une jolie aisance, mais réduisait presque à néant le rigoureux indispensable.

—Hélas ! qu'allons-nous devenir, et notre fille, maintenant, qui voudra l'épouser ?

Telle était l'incessante et cruelle anxiété dont vingt-quatre heures par jour les pauvres gens étaient accablés.

Une mesure salubre, inévitable, exigeait que la maison de Ville-d'Avray, dans laquelle on s'était joyeusement installé en quittant le commerce, fût vendue.

Oh ! cette paisible demeure ! souhaitée avec tant d'ardeur, enfin bâtie à leur gré, où devait tranquillement finir une existence exemplaire, un notaire avait été chargé de lui trouver un acquéreur. Que de gémissements ! que d'hésitations, avant de prononcer l'arrêt fatal !

Maintenant il n'y avait plus à se dédire. Des affiches tapissaient les murs, et, aujourd'hui, dimanche, les visites ne manqueraient pas de commencer.

LEÇON DE PHYSIQUE

LES LOIS DE L'EXPANSION



Singulier effet produit sur le chapeau de monsieur Croisenui, en apprenant de Tire Lacarotte qu'il passe pour le plus grand orateur de Montréal.

Quelle épreuve ! Aussi M. et madame Dubercail frissonnaient-ils d'avance, prêts, peut-être, à crier aux Parisiens ou autres qui oseraient se présenter :

—On n'entre pas ! Allez-vous-en ! Nous gardons notre immeuble !

C'eût été de la démence.

Voilà pourquoi le malheureux couple avait pris le parti de se réfugier dans une tonnelle, située à l'extrême frontière du domaine microscopique.

Sa végétation luxuriante devait en même temps cacher leurs personnes et les empêcher, au moins l'espéraient-ils, de voir et d'entendre les odieux étrangers capables de les déposséder.

Jeannine seule pouvait donc être à la disposition du public.

Son vœu sincère était que la vente ne se fit point. Le chagrin de ses parents la désolait plus que tout le reste.

N'ayant pas de raisons individuelles pour s'affecter beaucoup de la question d'un mariage plus ou moins brillant, elle eût accepté volontiers les duretés du sort, à condition que cette philosophie entraînant autant de courage de la part de son père et de sa mère.

Jeannine tenait certainement comme eux à la propriété de Ville-d'Avray.

En eût-elle donné, l'impression douloureuse ressentie au bruit de la sonnette annonçant une visite intéressée eût été là pour l'édifier, sur ses propres dispositions morales.

Quant à M. et madame Dubercail, un coup de poignard ne les aurait pas frappés au cœur avec plus de violence que ne le fit ce bruit ! hélas trop significatif.

Ils n'avaient guère de sang dans les veines, en entendant le pas précipité de Jeannine ! ils pâlirent davantage à ces mots :

—Un monsieur désire voir...

—La maison ?

—M. et madame Dubercail, si ce sont bien eux qui étaient établis à Montmartre, chaussée Clignancourt ? Telles sont ses paroles exactes.

—Tu as répondu affirmativement ?

—Oui, papa... et voici ce monsieur, avec qui je vous laisse.

La jeune fille, que réclamait dans l'intérieur du logis l'éventualité de nouveaux visiteurs, s'était re-

tirée, après avoir désigné le salon de verdure où ses parents demeuraient immobiles.

Un homme d'une trentaine d'années approcha sans embarras, comme sans forfanterie, et recommandé par une tenue irréprochable.

Arrivé devant les maîtres de céans d'accord pour le regarder avec autant d'effroi que de curiosité, il s'arrêta, les examina d'un air de plus en plus satisfait, puis, d'une voix où se trahissait autre chose que la banale politesse d'un acquéreur possible de l'immeuble, dont cependant l'excellent aspect et la valeur incontestable ne semblaient point lui échapper :

—Monsieur, madame, prononça-t-il, je vous reconnais parfaitement... et vous, avez-vous souvenir de m'avoir déjà vu ?

—Non.

—Alors, permettez-moi de prendre un siège et de raconter une histoire... Mais avant tout, voici un portefeuille, qui, je vous en avertis, passera bientôt dans vos mains. Il contient cent mille francs.

—Oh ! s'écrièrent les malheureux, partagés entre l'appât d'un bon prix et le tourment de voir leur chère maison de la sorte à peu près vendue.

—A présent, veuillez m'écouter. Je serai bref. Il y a seize ans, payés pour vous méfier des gamins trop longtemps stationnaires devant l'établissement extérieur de vos denrées alimentaires, la plupart faites pour exciter la gourmandise, vous prîtes un de ces gamins en flagrant délit. Il volait des pruneaux, une de ses poches était pleine et il en avait encore dans le bec.

Ce n'était point un garnement fini ; rien chez lui ne donnait à craindre un futur gibier de police correctionnelle, encore moins de cour d'assises. Vous le devinâtes à sa mine confuse, lorsque vos réprimandes firent couler ses larmes, lorsque, surtout, il se mit à trembler devant les menaces de madame, accourue au son de votre voix, et qui ne parlait rien moins que de l'envoyer en prison.

—Jamais ! dites-vous, avec des accents que je n'oublierai point et qui m'émeuvent encore.

—Comment ! c'était vous ?

—C'était moi.

L'ancien épicier rougit de contentement rétrospectif, tandis que sa compagne blanchissait presque, sous l'empire de réflexions bien différentes.

Sans avoir l'air de s'en apercevoir, le narrateur continua :

—Dans le moment, je ne songeai qu'à profiter de votre indulgence. Ai-je seulement dit : merci ? Je n'en jurerais point. Un gardien de la paix, attiré par le groupe de curieux qui s'était formé autour de votre boutique, avançait rapidement, et le coup d'œil lance sur moi, quand je me croisai avec lui, me fournit des ailes !

Je n'avais plus peur de vous, monsieur ; mais la moindre déclaration de madame pouvait ané-

UNE TACHE DIFFICILE



Valot de pied.—Dites moi ce qu'il y a, monsieur ; je ne puis réussir à vous lisser, ce matin.

Monsieur Malpris.—Inutile d'essayer. J'ai donné mon gilet à ma femme pour faire poser un bouton sans songer que j'avais laissé dans le gousset l'addition d'hier soir chez Victor.

AVANT TOUT SOYEZ DIGNE



(A l'entrée du théâtre.)

Tramp grand genre.—Deux sièges, s'il vous plaît : l'un pour moi et l'autre pour mon trésorier.

## NOS CHÉRIS



*Le papa.*—Rendu si loin que cela dans ton instruction religieuse ! Qu'est-ce que c'est que la pénitence ?  
*Toto.*—C'est se priver d'une chose qu'on aime.  
*Le papa.*—Donne-moi un exemple.  
*Toto.*—Par exemple, quand je me prive de battre petite sœur.

antir vos intentions généreuses ; donc, je n'en menais pas large, comme on dit, et ne commençai à respirer que rendu au domicile paternel.

Respirer ? Ah ! bien oui ! Deux garçons de mon âge, habitant le même quartier, coupables de larcins aussi peu importants, furent enfermés à la Roquette, et mon père ne manqua pas de me faire là dessus une leçon. Dieu sait tout ce qu'il y avait à dire ; aussi quelle frayeur s'empara de moi !

Si la dame a parlé, songeais-je, en frissonnant, si le gardien de la paix a la mémoire des figures, j'aurai beau faire, il me reconnaîtra et j'irai en prison.

Dès lors, plus de repos, plus d'appétit, plus de sommeil. Je dépérissais d'une manière inquiétante. Aux questions de ma famille, je répondis, après avoir longtemps réfléchi :

—Je voudrais m'embarquer, aller voir de grands pays, l'Amérique, par exemple, et revenir coussu d'or, afin d'assurer le bien-être de votre vieillesse.

J'étais sincère en tenant ce langage ; mais la moitié de mon envie était la conséquence de l'aventure que vous savez. Je partis avec la recommandation d'un négociant du voisinage pour son correspondant à New-York. Supprimons les détails. Une quantité de circonstances rares me servirent. Je suis de retour depuis trois semaines, possesseur d'une fortune considérable.

Aussitôt en règle avec mes devoirs filiaux, j'ai vite pensé à vous revoir, ne vous souhaitant certes pas malheur, mais fortement désireux d'une occasion de prouver mon immense gratitude.

Votre successeur à Montmartre m'a tout appris : vous avez perdu soixante-quinze mille francs. En voilà cent ! Et, comme le prétend, avec raison, Franklin, dans son petit livre intitulé : *la Science du bonhomme Richard*, c'est moi qui suis encore et serai toujours votre obligé.

Si M. Dubercail avait laissé la parole aussi longtemps à ce visiteur extraordinaire, c'est que la stupéfaction le rendait muet.

Madame Dubercail, non moins bouleversée, eut, néanmoins, la présence d'esprit de s'écrier tout de suite :

—Quoique mes souvenirs, à cet égard, soient vagues, je jure, monsieur, que j'ai eu, assez souvent, pitié des maraudeurs frands de nos étalages, pour avoir le droit de me dire aussi indulgente que mon mari. Jamais, de mon fait, un enfant, pris la main dans le sac, n'a été conduit en prison.

—Pas méchante pour un sou ! certifie l'expéditeur.

—Soit ! Mais j'ai eu terriblement peur... et,

tout compte bien établi, ajouta, en souriant, le petit voleur de pruneaux, devenu aussi riche que beau garçon, je me demande, madame, si vos menaces n'ont pas de meilleurs titres à mes remerciements, aujourd'hui, que le procédé, pourtant fort louable, de M. Dubercail.

—Affaire d'appréciation !

Les propriétaires de Ville-d'Avray subissaient, malgré eux, la joyeuse influence d'une offre splendide ; cependant, ils ne tardèrent pas à réfléchir qu'accepter était impossible.

—Eh ! pourquoi ?

—Parce que...

—Belle raison ! Monsieur et madame, je vous conseille d'en trouver une autre. Cherchez ! Et, pour aller plus vite, cherchons ensemble.

Animés tous les trois d'un bon vouloir sans pareil, ils en étaient encore à se torturer l'esprit, lorsque reparut Jeannine qu'une visite aussi longue étonnait beaucoup ?

Avons nous dit que la jeune fille réunissait toutes les grâces, personnifiait toutes les chances de plaire énormément à première vue.

Un regard de Jean Plessis, tel était le nom du héros de notre histoire, fit immédiatement espérer, au problème, une solution facile et prochaine.

En effet, M. et madame Dubercail, à qui Jean Plessis, incarnation d'un sentiment rare : la reconnaissance ! demanda bientôt la main de Jeannine, pouvaient-ils refuser les bienfaits d'un homme qui, en échange, recevrait un trésor ?

Avouons que cet événement constituait, au premier chef, un bonheur inattendu.

ALFRED SÉGUIN.

## L'USAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la langue française est répandue et jouit partout d'une faveur qu'on pourrait appeler officielle. Il y a dix siècles, on s'en servait déjà en Angleterre et en Ecosse comme d'une langue de choix, dans ce que nous appelons de nos jours l'aristocratie. A ce point de vue, Henry Estienne nous apprend que les Ecossais qui venaient à Paris, étaient absolument étonnés d'y voir les mendiants demander l'aumône en français. C'est Alfred le Grand qui introduisit en Angleterre l'usage de l'écriture française et, pendant longtemps, ceux qui sollicitaient dans ce pays des fonctions publiques étaient écartés s'ils ne savaient pas le français. Même après l'avènement de Henry V, qui permit de plaider en anglais devant les tribunaux civils, l'usage se conserva, nous dit A. Thierry, dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, "de prononcer les arrêts en langue française."

"En général, ajoute le même auteur, c'était l'habitude et la manie des gens de bien de tous les ordres, même lorsqu'ils parlaient anglais, d'employer à tout propos des paroles et des phrases françaises, comme : *Ah ! Sire, je vous jure : Ah ! de par Dieu !* etc. Tous ceux qui voulaient se donner des airs de gens comme il

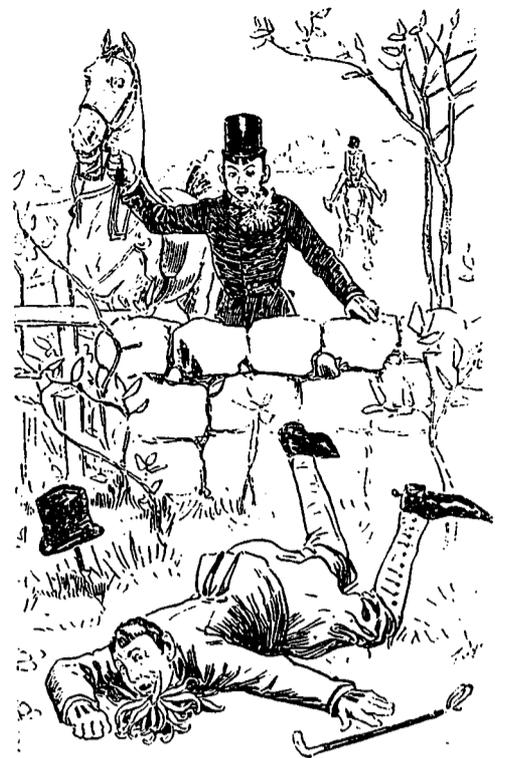
## ÉCHANTILLON D'HUMANITÉ



*Premier gamin.*—Regarde donc ce monsieur qui n'a pas de monture dans le dos ! Comment fait-il pour se tenir debout ?

*Second gamin.*—Tu ne vois pas : il a un devant de chemise en fer blanc : ça le tient.

## BOUQUET PROTECTEUR



*Tony.*—T'es-tu fait mal ?

*Willie.*—Non ; heureusement que je suis tombé sur mon chrysanthème.

faut, mêlaient sans cesse des mots français à leur langue nationale ; à peu près comme aujourd'hui il est de mode chez certains Français d'abuser des mots anglais dans leur conversation."

Le premier acte de la Chambre des communes, écrit entièrement en anglais, date de 1425 ; et, à compter de 1450 ; "on n'en trouve plus aucun en français dans la collection imprimée des actes publics." Ce n'est guère que vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'emploi de la langue française fut entièrement proscrit, comme le latin, dans les actes publics ou de procédure.

Un écrivain allemand moderne, Lichhorn, a écrit dans son *Histoire générale de la civilisation et de la littérature* : "La France du moyen-âge servit la première d'exemple aux peuples modernes. De la Méditerranée à la Baltique, on imita sa chevalerie et ses tournois ; sur une moitié du globe on parla sa langue, non seulement dans l'Europe chrétienne, mais à Constantinople même, dans la Morée, en Syrie, en Palestine et dans l'île de Chypre. Ses ménestrels, courant d'un pays à l'autre, y portèrent leurs romans, leurs fabliaux, leurs contes ; ils les chantèrent dans les cours, dans les cloîtres, dans les villes et les hameaux. Partout leurs poésies furent traduites et servirent de modèles. L'Italie et l'Espagne imitèrent les poètes français du sud ; l'Allemagne et les peuples du nord imitèrent ceux des provinces septentrionales ; enfin l'Angleterre même, pendant plusieurs siècles, l'Italie, pendant quelque temps, rimèrent dans l'idiome du nord de la France." Voilà pour le passé. Nous pourrions ajouter que dans ce même passé les auteurs étrangers qui ont écrit leurs ouvrages en français sont nombreux. Beaucoup d'entre eux sont allés jusqu'à dire que s'ils s'étaient servis de la langue française de préférence à leur langue nationale, c'était parce que la première était plus répandue, plus facile à lire et plus agréable à entendre que les autres. Le voyageur Marco Polo, entre autres, a écrit son voyage en français (XIII<sup>e</sup> siècle).

Mais l'exemple le plus singulier est celui de Frédéric II de Prusse, qui n'écrivait qu'en français et, en fondant l'Académie de Berlin, ordonna qu'on n'y parlerait que français ?

La langue française est restée dans beaucoup de pays la langue diplomatique. On a cherché dans ces derniers temps à lui substituer la langue allemande. On n'y a pas réussi. En tout cas, elle est celle que partout et toujours on se flatte le plus de posséder.

F. GALLUS.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LA VIE DU PÈRE TIRELIRE

Avec les Aventures d'un Crocodile

## I

L'HÉRITAGE PATERNEL.—LES HARIDELLES  
DU BRIQUETIER.—RÊVES D'AMBITION

Son nom était Champsecret ; mais il avait l'habitude de dire en manière d'exclamation : " Eh tirelire ! " si bien qu'on le surnomma le père Tirelire.

Le père Tirelire, à l'époque de cette véridique histoire, pouvait avoir quarante-cinq ans. C'était un tout petit homme aux épaules voutées. Sa figure était singulière : deux yeux d'un bleu clair, un regard vague, lui donnaient un air de béatitude ; des favoris taillés en forme de serpette des cheveux aussi inextricables qu'un buisson de broussailles, complétaient cette physionomie rustique.

Son père, honnête et laborieux briquetier, lui avait donné son état. Le jeune Champsecret fit donc des briques, et hérita de la briqueterie.

La briqueterie se composait d'une mesure, d'un couvert qui servait à mettre la marchandise et le bois de chauffage à l'abri, d'un four à briques et d'un champ à extraire la glaise.

La famille du briquetier se réduisait à sa femme et à un cheval.

Ce dernier était le plus à plaindre des trois. Pauvre diable, l'épine dorsale à nu, l'œil creusé par la souffrance ou la maladie, il tournait la meule : la meule broyait les briques de rebut dont on faisait le ciment.

Je me souviens encore de la triste impression que m'ont laissée les haridelles du briquetier : le cou tiré, les jambes roides, elles attendaient qu'un heureux destin les délivrât du tourniquet.

Que voulez-vous ! le père Tirelire n'était pas riche, il spéculait. Quand le propriétaire ne voulait plus de son cheval, et qu'il le menait chez l'équarrisseur, le briquetier se trouvait à point sur le chemin du supplice.

" Votre cheval est bien malade, disait-il.

— Il est au plus bas, on va le saigner.

— A combien l'estimez-vous ?

— Peuh ! à la valeur de sa peau ! "

On se frappait dans la main, et le marché était fait.

Ah ! père Tirelire, que ne laissez-vous mourir en paix le vieux coursier ? n'avait-il pas fait son temps et gagné le coup qui devait lui donner le repos ?

Tout cela n'enrichissait pas le père Tirelire ; aussi le trouvait-on souvent triste et reveur, appuyé sur son fouet. Il se disait qu'il y avait mieux à faire qu'à fabriquer des briques ou à en broyer les rebuts sous la meule. Bref, il n'avait pas le cœur à l'ouvrage, une vague ambition le tourmentait et le poussait dans une route nouvelle, inconnue il est vrai, mais pleine d'illusions.

Il ne pensait plus alors aux dernières paroles du père Champsecret :

Gardez-vous bien de vendre l'héritage

Que vous ont laissé vos parents :

Un trésor est caché dedans

Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage  
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.

Un de ses voisins, cordonnier de son état, était l'opposé de notre héros.

Homme positif et malin, il riait sous cape

des idées ambitieuses du briquetier, et se disait qu'un jour peut-être, il aurait à son compte la briqueterie et le champ contigu.

Le cordonnier Giraud était un de ces types où Balzac eût trouvé tout un monde d'observations. Sa boutique était une forge de cyclopes. Les enfants y battaient la semelle ou tiraient le ligneul, et lui, le Jupiter au sourcil terrible, dominait dans son petit royaume, l'œil au guet et le tire-pied à la main.

Giraud s'arrêta un beau matin à la porte du briquetier.

Celui-ci en était avec ses chers rêves d'avenir.

" Adiousiats, père Tirelive ! " souhaila Giraud.

(*Bonjour, à Dieu soyez-vous...* J'avais oublié de dire que ces deux personnages étaient Gascons.)

" Adiousiats ! " répéta mécaniquement le briquetier.

Sur ce, Giraud tira une vieille tabatière et offrit une prise.

" C'est du pur macouba, dit-il.

— Je n'en prends jamais.

— C'est égal, prenez-en tout de même. "

Le père Tirelire ne fit que sentir le pur macouba, ce qui ne l'empêcha pas d'éternuer à réveiller les échos d'alentour.

" Que Dieu vous bénisse !

— Ah ! oui, que Dieu me bénisse, tirelire ! " exclama le briquetier.

Et il soupira.

" Vous soupirez, je crois, " dit Giraud ?

Le briquetier poussa un ah ! de la plus grande éloquence.

" Vous n'êtes pas heureux ?

— Le bois est cher, voisin Giraud.

— Père Tirelire, savez-vous ce qui vous tue ?

— Non !

— Eh bien ! je n'en vais vous le dire : c'est vos chevaux !

— Mais il me faut des chevaux !

— Allons donc, mon cher, dans ce siècle de progrès un cheval vous est aussi inutile qu'une cinquième roue à un carrosse. "

Le briquetier ouvrit de grands yeux.

" Ecoutez, poursuivit Giraud, je vous cède un morceau de terrain sur le ruisseau que vous voyez d'ici.

— Bien. Après ?

— Vous y batissez un moulin.

— J'y bâtis un moulin.

— Y êtes-vous ?

— Pas encore.

— Dans ce moulin, il y a une meule. Cette meule mue par une certaine mécanique que l'eau fera tourner. . .

— J'y suis, tirelire ! la meule broie mes briques de rebut. . . Mais votre idée est merveilleuse, voisin Giraud ! je donne de l'extension à mon commerce, je fais fortune. Il n'y a qu'une difficulté.

— D'tes, voyons.

— Le morceau de terrain.

— Tout peut s'arranger, père Tirelire ! mais nous reperlerons de ça demain ; c'est l'heure d'aller manger sa soupe, et je vous dirai que je ne l'aime pas froide.

— C'est comme moi. Bon appétit et à demain. "

La conversation en resta là. Le premier coup était porté.

Giraud s'était dit que pour bâtir le moulin il fallait des avances, que ces avances il les ferait, et que, le briquetier échouant dans son entreprise, lui, Giraud, pour rentrer dans ses fonds, jetterait ses dix doigts sur l'héritage convoité.

Tout le reste du jour, le briquetier pensa au moulin, et pendant la nuit, il vit en rêve une meule formidable broyant de la brique qui se métamorphosait en poudre d'or. Des

sacs s'emplissaient de la poudre précieuse et s'allongeaient indéfiniment. Le tic-tac du moulin formait plutôt un chant harmonieux qu'un bruit monotone, et lui, le roi de cette Californie nouvelle, battait la mesure, accompagnant le tic-tac d'un sifflement cadencé.

Tout à coup le tic-tac cessa et fut remplacé par un râle de mourant. Le briquetier ne rêvait plus. . . il écouta : le râle venait du côté de l'écurie, quelqu'un agonisait. Bientôt le râle s'éteignit, et deux coups secs frappèrent la cloison. D'un bond, il s'élança à l'écurie ; il y trouva son cheval roide mort, les jambes détendues comme par ressort.

" Le ciel le veut, s'écria-t-il, pauvre bête, tu es la dernière qui meurt sous le toit du père Tirelire. "

Dès la pointe du jour, son premier soin fut d'aller chez le voisin.

" Giraud, dit-il, quand me cédez-vous le morceau de terrain en question ?

— Mais quand vous voudrez.

— Voilà parler, tirelire ! mais j'ai réfléchi une autre chose m'embarasse, même après le terrain.

— Et quelle est cet autre ?

— La principale : l'argent !

— L'argent, c'est vrai, père Tirelire, je n'y avais songé en effet.

— Pas de moulin, soupira le briquetier.

— Peut-être, quand on est obligé, il faut l'être jusqu'au bout.

— C'est mon avis.

— Si je vous avançais une centaine de francs ?

— C'est une fortune, avec cent francs, je bâtirais un château.

— Eh bien ! vous bâtirez un château.

— Après mon moulin, s'il vous plaît. . . et ces cents francs ?

— Les voici. "

Giraud fit bâiller une bourse qui tenait par une courroie, à une boutonnière de son gilet.

" Une, deux, trois, quatre et cinq ! " compta-t-il, en mettant cinq pièces de vingt francs dans la main du briquetier.

Ce dernier chancela sur ses jambes comme un homme ivre ; il crut que le Péron était tombé du ciel.

" Femme, commanda le cordonnier, apporte-nous une bouteille de vin. Je veux boire au moulin du père Tirelire.

— A votre moulin ! "

Et les deux verres se choquèrent.

" Oui, à mon moulin ! balbutia le briquetier encore tout ému.

— Qu'il tourne longtemps !

— C'est ça, qu'il tourne longtemps !

— Qu'il fasse beaucoup de farine !

— Il en fera, tirelire ! il en fera.

— Devenez riche enfin.

— J'ai cet espoir,

— C'est ce que je souhaite. "

Et Giraud renifla de la manière la plus sonore, la plus musicale, une prise de son macouba, ce qui était chez lui une marque de grand contentement.

On se retira bons amis, le père Tirelire avec la certitude de faire fortune, et Giraud avec celle d'augmenter son bien.

Qui lira, verra.

## II

UN MOULIN COMME IL N'Y EN A PAS

Le briquetier tira le plan de son moulin " je suis un peu maçon, se dit-il, je le bâtirai bien moi-même. " Il en prépara les matériaux et ne tarda pas à se mettre à l'œuvre.

Les passants, en le voyant bâtir, disaient tout haut : " Le père Tirelire a perdu tout à fait la tête. "

Peu à peu le moulin prit des formes : les

quatre murs se dessinèrent bientôt, mêlés de pierres et de briques, ce qui ne manquait pas de pittoresque. La toiture fut le chef-d'œuvre de l'artiste ; il en avait confectionné les tuiles avec un soin tout particulier : cuites à point, elles réjouissaient l'œil de leur couleur rouge superbe.

Les murs et la toiture lui prirent cinq ou six mois de travail. L'hiver arriva avec ses frimas et ses pluies ; il le passa à travailler aux mécaniques. Aux premiers beaux jours le moulin devait tourner.

Je n'expliquerai pas au lecteur les travaux du père Tirelire. Je l'ai entendu bien des fois me les détailler, sans être parvenu pour cela à les comprendre.

Pendant tout l'hiver il tailla, cloua arrondi et équarrit.

Quand les premiers beaux jours vinrent à luire, le briquetier se frotta les mains ; la bouche souriante et l'œil joyeux :

« A l'œuvre ! » s'écria-t-il.

Il transporta sa meule et ses ais dans son cher moulin, pièce à pièce, avec la sollicitude d'une mère qui serre les hochets de son enfant. Le printemps se passa en essais infructueux ; le ruisseau, souvent à sec dans les fortes chaleurs de l'été, n'était d'ailleurs que d'une force minime. L'argent manqua, le cordonnier ouvrit sa bourse et les essais continuèrent.

Le père Tirelire ne descendait pas d'Archimède. Le moulin ne tourna jamais ; vous me diriez que c'était son affaire. Le briquetier comprit, mais un peu tard, qu'il avait été la dupe de l'adroit Giraud ; qu'il eut cent fois mieux fait de chauffer son four.

Comment sortir de ce mauvais pas ? Il fit d'amères réflexions et versa des larmes en pensant que l'héritage de ses pères allait tomber dans des mains étrangères.

La briqueterie paraissait partager la tristesse du maître. On n'y voyait plus les briques s'y étager par centaines ; le sifflet n'y accélérât plus le pas du cheval.

Désolation ! les araignées avaient filé d'immenses toiles entre les poutres du couvert !

Que faire ? Grave question.

Le père Tirelire s'abandonna à la tristesse ; on le rencontrait à travers champs, rêvant et parlant haut. Une ride profonde avait creusé son front ; son œil vague cherchait à s'arrêter quelque part.

Dans un de ces moments de noire rêverie, chose étrange, son front s'illumina.

« J'ai trouvé ! » s'écria-t-il.

Il peigna ses cheveux qu'il n'avait touchés depuis plusieurs jours, lava ses sabots et mit sa veste des grandes fêtes. Puis il s'en fut par la ville sifflant gaiement comme au temps de meilleurs jours.

Que diable allait-il se passer ?

### III

OU L'ON VOIT APPARAÎTRE LE CROCODILE.—

L'HABIT DE MARQUIS.—DÉNOUEMENT

TRAGIQUE

Le briquetier s'arrêta devant une maison de magnifique apparence et frappa à la porte. Le propriétaire vint ouvrir lui-même et poussa un cri de surprise à la vue du père Tirelire.

« Le père Tirelire chez moi, et par quel hasard ? demanda-t-il.

—Oh ! ce n'est pas le hasard, répondit le briquetier.

—Voilà qui m'intrigue ; parlez.

—Je m'en vais vous dire, M. de Lavardens, votre frère, le capitaine de navire, vous a, dit-on, envoyé un animal curieux qu'on appelle, je crois, *crocodile*.

—Comment dites-vous ?

—Crocodile.

—Cro-co-dile, s'il vous plaît ; n'écorchez pas ainsi mon animal.

—Crocodile soit ; eh bien ! je voudrais le voir, tirelire !

—Rien de plus facile ; tenez, entrons là.

On entra dans une salle toute pleine des merveilles de la création.

On y admirait des myriades d'insectes aux couleurs les plus resplendissantes.

La pensée pouvait y reconstruire des animaux gigantesques. Il y avait là en effet des mâchoires fossiles qui devaient broyer des bœufs sous leurs dents.

Le briquetier resta ébahi à la vue de toutes ces merveilles, et témoigna son admiration en ouvrant une large bouche et en restant cloué au parquet.

Il était d'ailleurs retenu par une certaine crainte. Il voyait encore devant lui des vautours qui avaient tout l'air de planer sur une proie, des serpents énormes tordus à des branches, des singes au rire diabolique et des loups aux dents aiguës. Il trembla bien un peu à la vue de tous ces engins de destruction ; mais, la nécessité le talonnant, il revint à son crocodile.

« Si je l'avais, dit-il, moitié riant, moitié soupirant.

—Qu'en feriez-vous, voyons ?

—Je le voiturerais de ville en ville ; je l'exhiberais à cinquante centimes par tête, et Dieu aidant, je ramasserais une petite fortune.

—Fort bien, père Tirelire ; mais d'où tirez-vous votre costume de parade ? Car il vous faudrait sur toile le portrait de notre crocodile. Là on le verrait dans une terrible attitude, prêt à combattre avec les téméraires qui viennent l'attaquer.

—Que ne suis-je peintre ! exclama le briquetier ; c'est la faute au père Champsecret ; je n'étais pas fait pour la brique. Mais, j'y songe, à la rigueur, on pourra se passer de la toile ; vous me rédigerez l'annonce, pour le costume, je m'en charge.

—Eh bien ! c'est après demain jour de foire, venez chercher le crocodile et faites fortune, mon cher.

Le père Tirelire bondit de joie, se voyant déjà à califourchon sur ce lézard gigantesque et parcourant le monde.

Il prit congé de M. de Lavardens, et gambada tout le long de la route.

Le jour de foire venu, il s'installa dans une boutique qui s'ouvrait sur la place publique. A l'entrée, des planches, soutenues par des futailles, servaient de tréteaux. Le rustique Bilboquet n'avait pas oublié le costume de parade : vêtu d'un habit vert tendre de marquis, d'un gilet pailleté, coiffé d'un tricorne ruisselant de rubans tricolores, personne d'abord ne le reconnut.

C'est costumé ainsi, qu'il alla chercher le crocodile à l'aide d'une charrette à bras.

« Tenez, père Tirelire, je l'ai mis dans sa boîte, dit M. de Lavardens, aidez-moi à la transporter sur votre voiture. »

Et il montra une caisse qui s'allongeait en boîte à violon.

« Vous voyez que le gaillard a de l'étoffe, ajouta-t-il ; nous pourrions loger à quatre là-dedans. »

On enleva la caisse ; mais la lourde machine parut légère au briquetier : il avait retrouvé ses bras et ses jambes de vingt ans.

Attelé à la charrette, il courait ou plutôt il piaffait comme un cheval sous son riche harnais.

Bientôt les gumins, les polissons de l'endroit s'amentèrent après cet étrange personnage ; les chiens aboyèrent, et les fenêtres, donnant passage à une foule de têtes, aboyèrent de concert.

Qu'importait les cris et les lazzi au père Tirelire !

« Père Tirelire, criait l'un, où allez-vous donc ainsi attelé à cette boîte à savon ?

—Le mardi gras est passé, criait l'autre, mais on vous retient pour l'occasion prochaine. »

Le briquetier, escorté de cette foule hurlante, arriva, non sans peine, à ses tréteaux. Il lui fallut l'intervention de la force armée pour se garder sain et sauf, lui et son crocodile.

Il monta sur les planches et expliqua au public ce que recélait la caisse aux larges flancs.

« Messieurs, lut-il dans une pancarte qu'il déroula, messieurs, si l'amour est l'enfant de Vénus, le crocodile que j'ai l'honneur d'exhiber est le nourrisson du Nil. Le Nil est un grand fleuve qui ferait danser sur son petit doigt l'humble rivière qui baigne nos murs : l'un nourrit des monstres superbes, et l'autre d'informes têtards. Mon animal s'appelle crocodile ; Buffon le classe dans l'ordre des concurbitacées. Pourquoi ? les savants se posent encore cette question. Sa longueur est de huit mètres : notre clocher ne pourrait pas en dire autant. »

Non venit e sacco tanta farina tuo !

murmura un collégien fort en thème.

« Il a été porté en France par le capitaine de navire, M. de Lavardens, notre illustre compatriote. On l'avait mis dans un boeal ; mais l'animal, s'y trouvant à l'étroit jugea à propos de mettre fin à ses jours en avalant une épingle qu'un matelot avait laissé tomber par mégarde. Fin prématurée et digne de regrets, car vous auriez eu le plaisir de le voir cabrioler en votre présence, et de l'entendre prononcer distinctement ces mots que l'enfant bégaye au berceau : « Papa, maman ! » Tel que je vous l'exhibe, il n'en est pas moins curieux. D'ailleurs, qu'eût-il fait vivant dans notre pays de Gascogne ? Il eût dédaigné la gousse d'ail et le bœuf à la mode. (Il va sans dire que le briquetier assaisonnant ce discours de son exclamation favorite,) Compatriotes, venez tous admirer le puissant amphibie ! Mais, père Tirelire, allez-vous me demander, que prenez-vous pour voir votre bête ? Messieurs, je ne prends pas cinq francs, je ne prends pas deux francs, pas même, ô dérision ! cinquante centimes. . . Entrez pour la bagatelle de vingt-cinq centimes ! Je regrette de ne pas avoir un trombone pour vous en jouer un air. Mon crocodile, à la vérité, peut se passer de tambour. Cinq sous, entrez !

On se rua dans la boutique ; elle ne put contenir tous les curieux. Le père Tirelire frissonna jusqu'à la pointe des cheveux ; il crut un moment que la caisse et le crocodile allaient être broyés sous les pas de la foule.

« Qu'on ouvre la caisse ! hurla-t-on de tous côtés.

—On va l'ouvrir, dit le briquetier ; mais pour l'amour de Dieu, un peu de silence ! »

Il se mit à déclouer la caisse, qui rendit un son lugubre sous les coups de marteau.

On va lui percer le flanc !

chanta un ténor de l'endroit.

Et le cœur :

Rataplan, tirelire !

Ah ! que nous allons rire !

« Chut ! exclama un spectateur, nous touchons au dénouement ! »

Tous se penchèrent vers la caisse, l'œil inquiet, comme dans l'attente d'un grand événement.

Le couvercle fut enlevé, et l'énorme boîte

présenta ses flancs vides aux yeux des spectateurs stupéfaits.

"Mystification! il faut nous venger!" tel fut le cri de la foule.

On s'empara du père Tirelire, et on le coucha à la place du crocodile absent.

Ce fut une folle réjouissance pour tous ces paysans que la promenade qu'on fit exécuter au briquetier. De mauvais plaisants cassèrent des œufs sur ses épaules et le trempèrent jusqu'aux os, sans respect pour son habit vert pomme. Sur le soir, on abandonna le briquetier meurtri, à moitié mort sur le terrain. Pour dernière vengeance, mille mains s'accrochèrent à la caisse, et, à un signal donné, elle vola en éclats.

## IV

## MALADIE ET CAUCHEMAR. — LE CROCODILE REVIENT SUR LEAU.

A la suite de cette journée néfaste, le briquetier fit une grave maladie. Il eut le délire, et sa pauvre tête fut troublée d'étranges visions.

Cette crise ne dura heureusement pas longtemps; il put, au bout de quelques jours, se traîner au bon soleil.

"Ah! disait-il en jetant des regards désolés sur la briqueterie, que ne suis-je resté simple briquetier! L'ambition m'a perdu; elle en a perdu bien d'autres; mais ça n'est pas une raison, tirelire! j'étais tranquille, j'étais heureux. J'ai toujours eu de l'ambition, c'est là mon tort. Tout jeune encore, je bâtissais des châteaux avec de la glaise; le père Champsecret détrimait du pied mon ouvrage en me disant: "Petit, fais des briques!" Que voulez-vous? je ne me sentais pas d'appétit pour la brique; j'aurais voulu mordre dans un gâteau de roi. Je reviens trop tard, hélas! aux conseils du père Champsecret... Que Dieu m'envoie l'argent nécessaire pour reconstruire mon œuvre!"

En faisant ces réflexions, le briquetier levait la main au ciel, appelant l'œil de Dieu sur cette maison qui n'allait plus être sienne.

"C'est égal, se dit-il dans un de ces moments de tristesse, j'ai le cœur gros du mauvais tour que m'a joué M. de Lavardens! Ce n'est pourtant pas un méchant homme; oui, il faut que j'aie lui dire qu'il a eu tort de se jouer ainsi du père Tirelire."

Sans plus tarder, il prit un bâton et se mit en route. Que notre cher homme était échangé! Sa barbe inculte, ses habits sordides témoignaient de son découragement. Il marchait appuyé sur son bâton, s'arrêtant pour prendre haleine, car ses pauvres jambes fléchissaient comme si le terrain leur eût manqué.

A son arrivée, n'en pouvant plus, il s'assit sur le seuil de la maison de M. de Lavardens. Sa résolution d'ailleurs n'était plus aussi ferme; il souleva par deux fois le marteau de la porte sans le laisser retomber.

Il allait même, je crois, s'en retourner, lorsqu'un cavalier s'arrêta devant la maison. Le cheval allongea sa tête comme s'il eût voulu flairer le père Tirelire.

Celui-ci, la tête basse, le chapeau à la main, avait tout l'air d'un vagabond.

Le cavalier jeta une pièce de monnaie au prétendu mendiant.

De grosses larmes jaillirent des yeux du briquetier.

"Je suis le père Tirelire! s'écria-t-il.

— Vous, le père Tirelire! exclama à son tour le cavalier; pauvre homme, que vous êtes changé! Et dire que peut-être je suis cause de votre mal! Mais je jure de le réparer. Entrez, mon brave. Avez-vous déjeuné? Non, tant mieux.

Un serviteur de la maison vint ouvrir la porte.

"Baptiste, poursuivit M. de Lavardens (on a reconnu le cavalier), prenez mon cheval et dites à Jeanneton qu'elle me tue un poulet. Puis vous irez chercher à la cave deux bouteilles de mon vin de Bordeneuve. Père Tirelire, vous m'en direz des nouvelles."

A ce langage, le briquetier sentit toute sa colère s'en aller. Il était venu pour faire des reproches, et voilà qu'il avait envie de faire des excuses.

(A suivre.)

Dans quelques semaines LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera la publication du magnifique roman d'Emile Richebourg "L'IDIOTE." Comme le tirage en sera limité, ceux qui voudront se le procurer feront bien de se hâter de souscrire, pour être plus sûr de ne pas le manquer.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

## SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**QUEEN'S = THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant lundi, 23 Novembre, Matinée Samedi,

LA TROUPE D'OPÉRA DE DUFF JOUERA

Lundi, Mardi et Mercredi

**"THE QUEEN'S MATE"**

Jeudi, Vendredi, Samedi, Matinée et Soir,

**"PAOLA"**

En tout 60 Artistes.

## PRIX

Sièges d'orchestre, \$1; cercle d'orchestre, 75c et 50c; balcon, 50c; galerie, 25c; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c; cercle d'orchestre, 35c; balcon, 25c; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 23 NOVEMBRE, Après-midi et soirée.

**GRAY & STEPHENS**

LES ARTISTES FAVORIS

Excellente Compagnie dramatique, chiens dressés, magnifiques décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : LEYSTER & WILLIAMS.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SURCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE

**20,889 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

# DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliennes,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

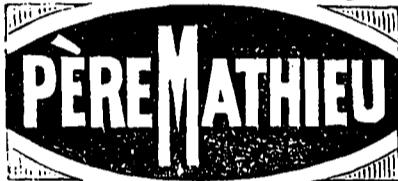
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement  
L'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir  
des liqueurs alcooliques.

Prix: \$1.00

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons  
A BON MARCHÉ  
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAYEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SYLLABE, revue littéraire et artistique mensuelle. — Écrire à M. E. BOUHAYE, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. Paris: Lucien Fauchon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

## Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décadence précoce?

Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centims la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.  
Joliette, P. Q., Canada.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Parcarteres,  
Annonces d'encre, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.